

André Bolzinger, *Histoire de la nostalgie*  
Paris, Éditions Campagne première, 2007

Josette Zoueïn

DANS CHE VUOI ? 2007/2 (N° 28), PAGES 173 À 176

ÉDITIONS L'HARMATTAN

ISSN 0994-2424

ISBN 9782296047204

DOI 10.3917/chev.028.0173

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2007-2-page-173.htm>



CAIRN.INFO  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

André Bolzinger  
Histoire de la nostalgie

Paris, Éditions Campagne première, 2007

Josette Zoueïn

Saviez-vous que la nostalgie, terme savant pour traduire la notion populaire de « mal du pays », est à l'origine un terme médical de la même famille que lombalgie, névralgie, antalgique... ? Qu'en dépit de son double enracinement grec dans la *douleur du retour*, elle ne figure ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée*. Introuvable chez Ovide, manquant au vocabulaire de Marot, *De nostalgia* ne voit le jour qu'en 1688, au titre d'une dissertation préliminaire à une thèse de médecine de Jean Hofer (1757-1810). Quittant sa Mulhouse natale pour étudier l'art médical à Bâle, le jeune étudiant note que les malades atteints de ce tourment sont des sujets à l'âge fragile et délicat, particulièrement vulnérables au départ. Il situe le siège du mal dans la zone la plus profonde du cerveau et dans ses filaments nerveux.

C'est le point de départ d'une histoire médicale de la nostalgie, qui prend sous la plume d'A. Bolzinger psychiatre, psychanalyste, lauréat de l'Académie de médecine, l'allure d'un personnage de roman. Née tardivement, *De nostalgia* va trois siècles durant se confronter à ses pairs, tomber dans l'oubli, réacquérir ses lettres de noblesse, légitimer une existence qui n'a rien perdu de son actuel. Pas moins de deux cents thèses de médecine recensées entre 1803 et 1988, un labeur de vingt ans, plus à même que les encyclopédies médicales de maintenir « un équilibre de bon aloi entre les vertu du savoir et les habilités du savoir-faire » (p. 9). De médecine militaire pour la plupart, la nostalgie épouse *dans* l'histoire de la médecine des dénominations diverses traversant exils, guerres et génocides dans une étreinte qui ne lâche décidément pas l'humain.

L'élégance des termes *Prothopatrialdgie*, *droadomanie des exilés*, *nostomanie* ainsi que leur évolution : troubles mentaux des *transplantés*, pathologie des *migrants* et des *expatriés* résonnent dans une langue

soucieuse de *donner lieu* à un sujet fût-ce à l'étroit de circonvolutions cérébrales. Quant à leur disparition, si « les représentations médicales qui ont gouverné les esprits dans le passé sont ainsi proprement censurées » (p. 171), notons cette « calenture » des *Fleurs du mal*, qui attaque d'un délire violent les marins qui naviguent entre les Tropiques. Ceux qui n'ont guère saisi dans la moléculatation chimique d'un médicament l'effet thérapeutique attendu ne peuvent pressentir ce que de telles appellations *abritent* de phénoménologie subjective, à secouer cette novlangue de TOC et de faux symptômes ; no-langue qui tousse, hoquette, se contracte : parce qu'elle ne parle plus !

Au fil de récits et témoignages poignants – « qui connaît la chronique de ces jeunes morts sous l'uniforme, sans être morts pour la patrie ? » (p. 144) – A. Bolzinger maintient en éveil un lecteur enclin au glissement simplificateur. Quand c'est au savoir-faire qu'il s'agit de se fier et non pas au savoir ; quand c'est le médecin-thérapeute et non point savant qu'il faut voir à l'œuvre ; quand c'est le patient qu'il faut écouter avant que de palper. Foucault aura commis une bévue de ne percevoir que la vision anatomo-clinique de l'affaire médicale, et sa *Naissance de la clinique* a occulté le rôle séculaire du médecin des Lumières, consistant à écouter et entendre. Détrôner le regard au profit de l'écoute : une Autre naissance de la clinique ? Une tranche de cure épistémologique à mettre en route ? Médecine plus proche de Freud que de Bichat, « qui passe par l'oreille ». Visée qui octroie à l'ouvrage cette impression de lire Foucault, à rebours. Car pour A. Bolzinger, *De nostalgia* avait déjà rompu avec la médecine de Galien, et les praticiens n'avaient pas attendu Broussais pour s'en remettre à l'autopsie. Sous l'histoire de la nostalgie, l'auteur suggère-t-il une naissance de la médecine plus proche de la psychanalyse que de l'anatomo-pathologie, corps, langage et symptôme réunis ? L'ouvrage est lecture attentive des prédécesseurs dont les moyens mis en oeuvre n'envient rien à notre aujourd'hui médical. Qu'il s'agisse de l'éthique du bien-dire, « La description bien faite d'une maladie est aussi instructive que la maladie même » (Zimmermann) (p. 98) ; de séances de chants, musicothérapie d'avant la gamme, préconisées en soulagement d'une douleur morale ; de récit, faisant office de médiation. Sous des rapports différents, l'auteur arrache au silence des pratiques un acte médical universellement humain.

Lorsqu'à cette nostalgie Hofer préconise le retour au pays natal, remède nécessaire au nostalgique frôlant la mort, Percy médecin militaire au temps de Bonaparte, déplace le débat psychosomatique vers une parole empêchée dans son dire ; la distance géographique se réduit à une distance subjective, la difficulté de parler de soi. La cure visera donc à percer « la cuirasse de silence » et à restaurer la parole et

l'échange. Le médecin des armées devançant à sa manière ce qui deviendra la *talking cure*, propose de « rétablir la circulation des signes mémoratifs » et « de les soumettre à une érosion de bon aloi ». Des situations avaient montré que la nostalgie rebroussait chemin à l'écoute d'une musique rappelant le pays natal, d'une bribe de langue maternelle réconfortante, d'une parole évoquant les êtres chers que l'on a quittés. Au lieu d'éloigner de la pensée du nostalgique les souvenirs si délicieux, Percy va rendre au malade cette « enveloppe sonore » en le mettant en présence d'un compatriote qui comprend son patois. La nostalgie devient ainsi une affaire de langage, le contact physique avec le sol natal n'est plus indispensable.

La subversion freudienne, saisit enfin « entre les lignes » ce qui n'a pu l'être auparavant, le refoulement sous-jacent. A. Bolzinger souligne avec pertinence qu'il ne s'agit pas dans la nostalgie, comme dans la mélancolie, de la recherche d'un objet qui n'a jamais existé ou d'un objet perdu, ce dont il est question c'est d'un objet « mis à distance ». Giron maternel et douceurs originelles à retrouver, ce pôle objectal de la nostalgie est moins décisif que son pôle narcissique, qui relèverait d'une pathologie de l'assise symbolique du sujet, lésion « de l'idéal du moi et de la structure langagière de l'humain, par ébranlement du système discontinu et discret qui établit l'identité sur fond de différence » (p. 226). L'éclairage freudien va remettre à sa juste place une symptomatologie attribuée généralement aux hommes : c'est du point de vue de la structure que le rapport à l'objet laisse entrevoir son versant obsessionnel. Aussi, lorsque « les femmes sont déclarées inaccessibles à la nostalgie en vertu de leur nature féminine » (p. 164) et de la mobilité de leur cerveau, on ne dira plus que la nostalgie au féminin est « l'écho d'une pathologie virile », comme dans ce cas relaté d'infanticide, mais qu'il s'agit bel et bien du destin d'une femme.

À croire que cette histoire de la nostalgie, dont l'auteur tient à souligner la source médicale, prend fin avec la vitesse des communications et de la circulation. Cependant, les thèses les plus récentes ne cessent d'en affiner la clinique où l'on perçoit que le rapport à la patrie confine à la « passion » et que l'idée de retour fait toujours symptôme. Avec la question des migrations, l'auteur apporte sa dernière touche à l'épopée humaine du vocable, sans jamais se départir de ce sentiment de « fraternité » qui aiguise l'écoute.

En « psychanalyste rebelle », André Bolzinger conclut sur une collection de lettres de Poilus. La correspondance d'Étienne Tanty, jeune étudiant en philosophie et langues anciennes, se veut critique incisive de cette « nouvelle idéologie médicale qui mettait la science

des phénomènes morbides au service de la nation », que Freud va fracturer d'un revers de *névroses de guerre*. Le contenu à peine avouable des drames personnels qui mettent à mal le corps et l'esprit, « dérange l'institution médicale », « renverse le prêt-à-porter des sémiologies passe-partout ». Ceci, c'est pour la psychanalyse en extension et Tanty nous amène plus loin avec l'auteur. Il écrit à sa famille – la correspondance de Freud et de Fliess en rappel –, envahi par les symptômes de la nostalgie et par le cafard, mais il donne libre cours à ses « pensées intimes ». Ce n'est pas un « monologue », c'est une suite d'associations d'idées, ponctuées d'« appel » à son interlocuteur « qui ne lui répond pas de suite » et parfois « pas du tout ». Il tente de repérer les premiers moments de sa dépression, et « raconte encore et encore ce qui s'est passé ». Le courrier se raréfie, il ne lui reste plus de camarades en vie et va jusqu'à imaginer sa propre mort, le deuil de sa famille. Sa seule demande : du papier à lettre et des enveloppes. Écrire lui procure cette impression bizarre que « la guerre est irréaliste » malgré ses canonnades et son horreur continues ! Comment supporter l'insupportable ? Dans un geste ultime, ayant résumé l'histoire de la nostalgie à travers cette étude de cas historique, A. Bolzinger nous convoque en tant que psychanalyste à ne point réduire cette correspondance « au besoin, somme toute banal, de dire ce qu'il a sur le cœur ». Une *perlaboration* est à l'œuvre, une auto-analyse. « Le jeune homme a mis à profit la distance qui le séparait des siens pour s'appliquer à ne pas mentir, à l'inverse de l'émigré revenu dans son *douar* et fêté comme un héros. Il n'a pas cédé à l'espoir facile de retrouvailles prévisibles, celles d'une permission, voire celles de la fin des hostilités. Il a cherché les vraies raisons de sa déprime, en se donnant pour tâche de reconstituer bribe par bribe le récit de ses épreuves qu'il avait subies... poussé l'auto-analyse jusqu'à la charge inconsciente de son ressentiment... La propagande avait annoncé une guerre fraîche et joyeuse, mais dès les premiers mois, le jeune intellectuel a frémi devant la sauvagerie des combats... il n'a pas déserté. Il se devait de subir sans fléchir » (p. 248). A. Bolzinger est-il en train de nous dire que la « mise à distance » de l'objet dans la nostalgie se transforme en une éthique de la distance et que l'écriture, prenant le relais d'une parole vive, est un moyen d'y parvenir ?